

Au cœur de Forest

Église Saint-Denis
Abbaye
Maison communale

RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

47



Rédaction et recherches iconographiques
Isabelle de Pange

Comité d'accompagnement
Christine Rouffin, Cyrille Segers
Cabinet du Secrétaire d'État
Stéphane Demeter, Dominique Pauchet
Direction des Monuments et des Sites

Coordination
Dominique Pauchet
Direction des Monuments et des Sites

Remerciements

L'auteur tient à remercier pour l'aide qu'ils lui ont apportée
Monsieur Marcel Vanhulst, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale
Monsieur Philippe Charlier, Direction des Monuments et des Sites
Le père Philippe de Rosen de Borgharen, curé de la paroisse Saint-Denis
Madame Cécile van Praet-Schaack
Mesdames Danielle Douillet-De Clercq et Anne-Sophie Walazyc

Illustrations

h = haut, m = milieu, b = bas, d = droite, g = gauche

Archives de la paroisse Saint-Denis, Forest: 20, 21(b,g), 22(g), 36(h), 37(h,b); © Bibliothèque royale de Belgique: 2-3, 3(h,b), 5(h), 9(b), 21(h,g), 25, 26, 28(h), 31, 35(b); Collection hôtel communal de Forest, photos Marcel Vanhulst: 4, 5(b), 7(h), 9(h), 10(h), 12, 28(b), 34; Collection Philippe Charlier: 8; © IRPA, Bruxelles: couverture, 13, 14, 15, 16, 17, 18(h), 19, 21(h,d), 22(m,d), 23, 27; © Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, cellule archéologique: 6; © Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des Monuments et des Sites, Emmanuel Fruyt: 18(b); © Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, photos Marcel Vanhulst: 1, 33, 36(b), 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47; Photos Isabelle de Pange: 7(b), 9(m), 10(b), 11(h), 21(b,d), 29, 35(h), 38, 48; © © Urbis: 11(b).

Graphisme et photogravure: La Page • Impression: Enschedé|Van Muyswinkel • Distribution: Altera Diffusion

© Éditeur responsable: Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale,
Direction des Monuments et des Sites, Patrick Crahay, Directeur
CCN - rue du Progrès, 80 - 1035 Bruxelles - Tél. 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

DÉPÔT LÉGAL: D/2008/4860/023 - ISBN: 978-2-930457-32-1

Au cœur de Forest

église Saint-Denis, abbaye, maison communale

Isabelle de Pange



Blason en vitrail de la commune.

LE CŒUR DE FOREST. DÉVELOPPEMENT URBANISTIQUE

D'UN QUARTIER	2
L'ÉGLISE SAINT-DENIS. LA FERVEUR DES SIÈCLES	12
L'ABBAYE. SUR LES TRACES DE NOBLES DAMES	24
L'HÔTEL COMMUNAL. AU CRÉPUSCULE DE L'ART DÉCO	32

Le cœur de Forest

Développement urbanistique d'un quartier

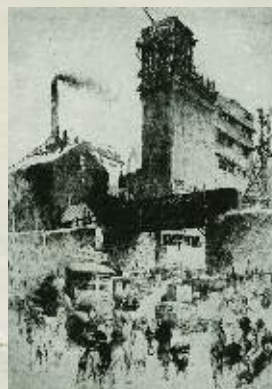
Fin XVII^e siècle, vue de Forest particulièrement champêtre, montrant l'abbatiale dominant la petite église Saint-Denis. De nombreux arbres, probablement des peupliers et des saules – espèces exigeantes en eau – témoignent de la présence d'étangs et de marécages.

H. Van Wel, *Vue de Forest*. Dessin à la plume aquarellée, vers 1695. Extrait du carnet de 46 vues de villes et de sites des Pays-Bas.

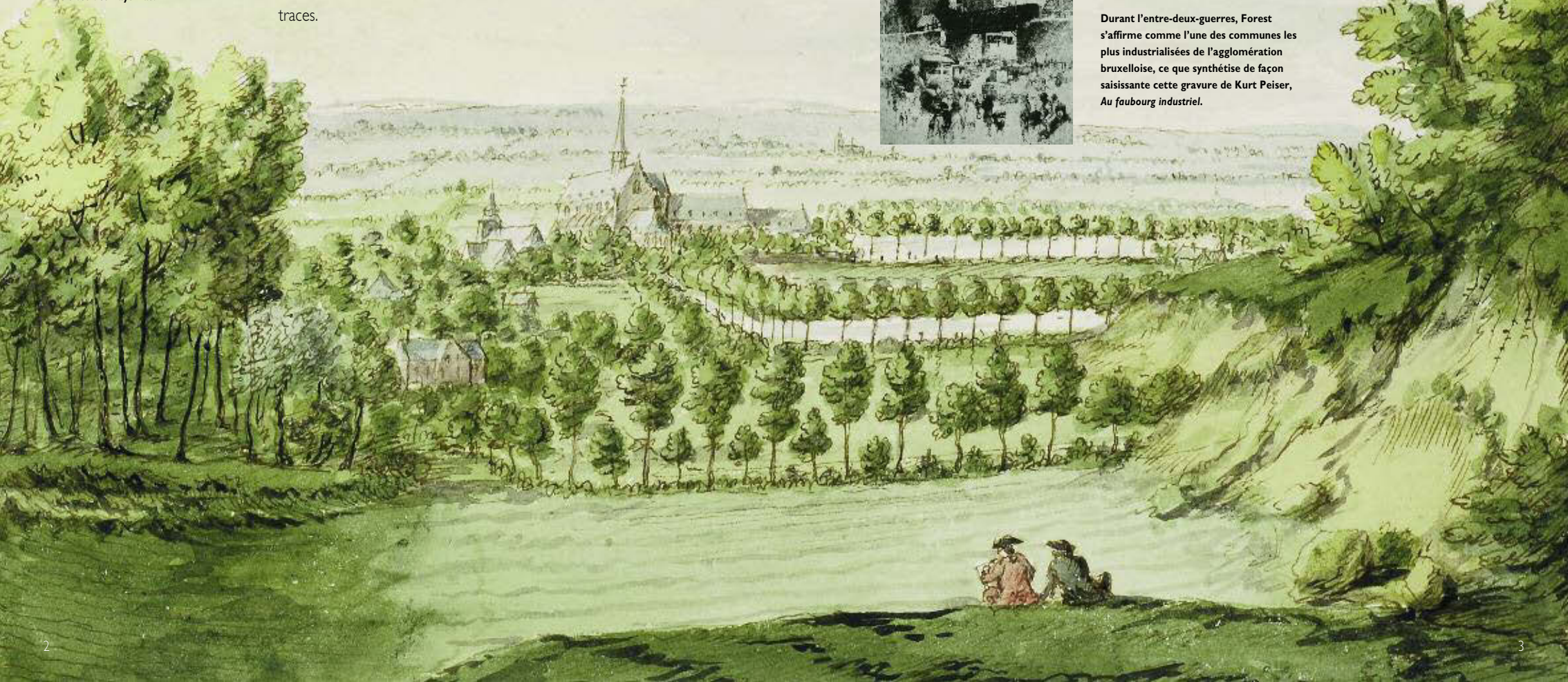
Pris en tenaille entre deux voies ferrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, le vieux cœur de Forest est délimité au sud par un ensemble de logements sociaux et animé en son centre par les vestiges de l'ancienne abbaye, l'antique église Saint-Denis et ce chef-d'œuvre d'Art Déco qu'est l'hôtel communal. Avant d'aborder plus en profondeur ces bâtiments majeurs, zoom sur le quartier; cartes, vues anciennes et photographies à l'appui. Quelle en a été la topographie initiale? Quelle en fut l'évolution entre la présence des moniales de jadis et l'industrialisation du XX^e siècle? Décodage des traces.



Forest au début du XIX^e siècle par A. Boens. L'abbatiale a disparu et le village s'est quelque peu développé. Ce caractère rural perdura jusque tard dans le XIX^e siècle, faisant de Forest un lieu privilégié pour la promenade dominicale des Bruxellois.



Durant l'entre-deux-guerres, Forest s'affirme comme l'une des communes les plus industrialisées de l'agglomération bruxelloise, ce que synthétise de façon saisissante cette gravure de Kurt Peiser, *Au faubourg industriel*.





Plan du géomètre Everaert, 1790.

LA FIN D'UN MONDE

Alors qu'elle a largement disparu de l'actuel paysage bruxellois, la Senne (F) a joué durant des siècles un rôle capital pour Bruxelles et ses villages limitrophes. Pour Forest, elle fut aussi bénéfique par ses alluvions que pernicieuse par l'intensité et la rapidité de ses crues. Traversant la Région de Bruxelles-Capitale d'ouest en est, la rivière se caractérise par la dissymétrie de ses versants. Si sa rive gauche offre un profil en pente douce, la droite, sur laquelle se situe Forest, est beaucoup plus abrupte. Entre le site de l'actuelle Altitude 100 (E) et l'église Saint-Denis (A), séparés d'à peine 1,5 km à vol d'oiseau, le dénivelé confine à 80 mètres. Tout en étant importante dans la configuration de la commune, la Senne, qui trace sur moins d'un kilomètre la frontière avec Anderlecht, y est toutefois peu présente. Son affluent, le Geleytsbeek (C), est lui aussi déterminant dans la physionomie ancienne de la commune. C'est sur ses berges que s'implanta l'ancien village de Forest (A), probablement au XI^e siècle, le cours d'eau favorisant dès le XII^e siècle l'implantation de moulins à aube. Prenant sa source au Vivier d'Oie, à Uccle, cette petite rivière, largement canalisée au

cours des siècles, coulait à ciel ouvert et alimentait une série d'étangs artificiels avant de se jeter dans la Senne à hauteur de l'actuelle rue du Charroi. Ces deux cours d'eau ont généré une plaine alluviale de limon, de sable et de tourbe, particulièrement favorable à l'agriculture. À l'inverse, peu propice aux cultures traditionnelles, le sol sablonneux du haut de la commune demeura de ce fait longtemps boisé.

Les dénominations sur ce plan indiquent qu'une grande partie des terres forestoises appartenait à l'abbaye (B). Implantée dès le début du XII^e siècle, elle formait avec le village, qui compte moins d'un millier d'âmes à la fin de l'Ancien Régime, une unité seigneuriale, économique, religieuse et juridique jusqu'à sa suppression et sa destruction partielle à la Révolution française.

Longeant le Geleytsbeek, une voie appelée *straet op de beek* ou chaussée de Neerstalle traversait l'ancien Forest dont la physionomie s'apparentait à ce qu'on appelle un «village-rue». Passant par le hameau de Neerstalle, qui lui a donné son nom, cette ancienne route reliait Uccle à Forest. À partir de l'antique église Saint-Denis, qui desservait la petite communauté villageoise, elle prenait le nom de *Oude Vorstweg* et se prolongeait jusqu'à Bruxelles via la porte de Hal. Nombreux sont les chemins figurant sur ce plan qui ont servi d'assise aux artères actuelles de Forest.



La Senne à Forest, gravure de Lebrun et Liedel, d'après un dessin de Bulens.

La Fontaine Saint-Denis est alimentée par une source captée dès le Moyen Âge et située non loin de la gare de Forest-Est. Attestée depuis 1500 environ, la fontaine, dans sa forme actuelle, daterait de la fin du XVII^e siècle. Publique, elle permettait jadis aux habitants d'aller y chercher de l'eau ou d'y faire la lessive.

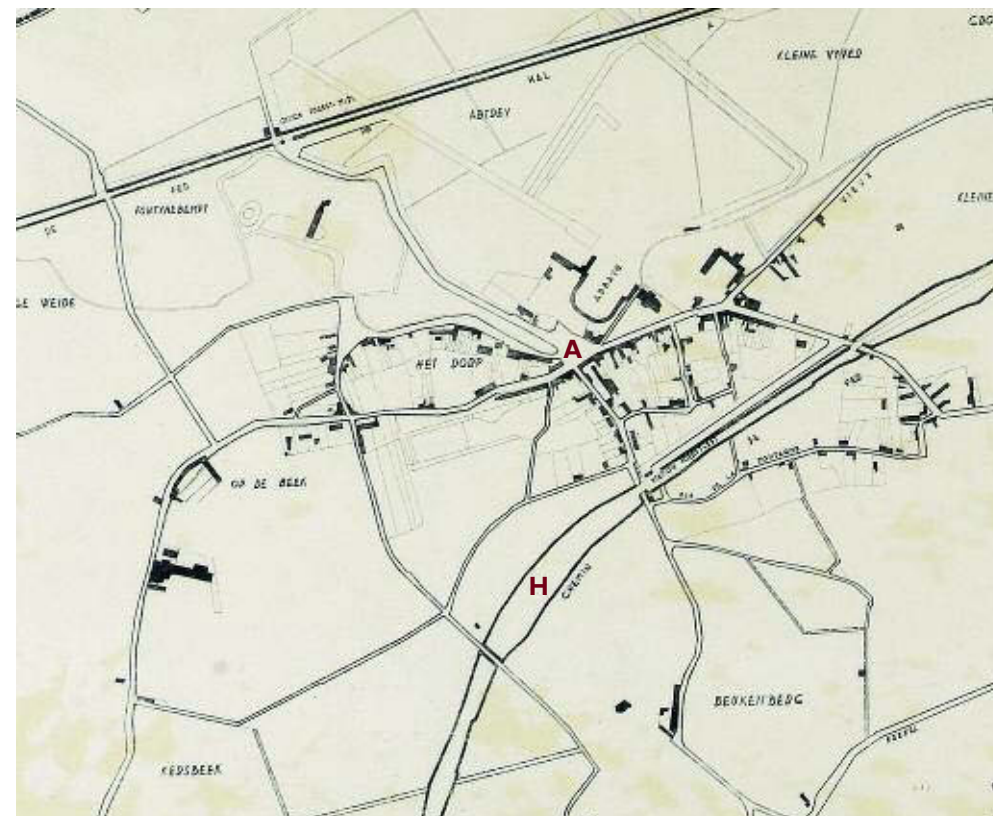




Plan Popp, vers 1860.

UN JALON VERS L'INDUSTRIALISATION

Durant le XIX^e siècle, Forest (A) reste largement rural, même si le village s'enrichit de nombreuses habitations nouvelles et compte environ 2.000 habitants dans les années 1860. Une innovation riche en conséquences pour l'avenir de la commune consiste dans le tracé d'une voie de chemin de fer ceinturant le village à l'ouest (G), coupant toute une série de prairies et surtout tronçonnant la partie occidentale de l'ancien enclos de l'abbaye de Forest (B). Il s'agit de la ligne reliant la gare du Midi à Tubize. Tracée en 1840 (l'une des premières du continent!), elle est prolongée dès 1857 vers Quévy en France et donnera naissance à la ligne Bruxelles-Paris. En 1851, on inaugure la halte «gare de Forest-Midi». Sur le tronçon forestois, la ligne s'est fortement densifiée au cours du temps pour fournir des dessertes et des quais de déchargement aux diverses entreprises et usines implantées sur son parcours.



Plan de Forest, 1875.

LA TENAILLE FERROVIAIRE

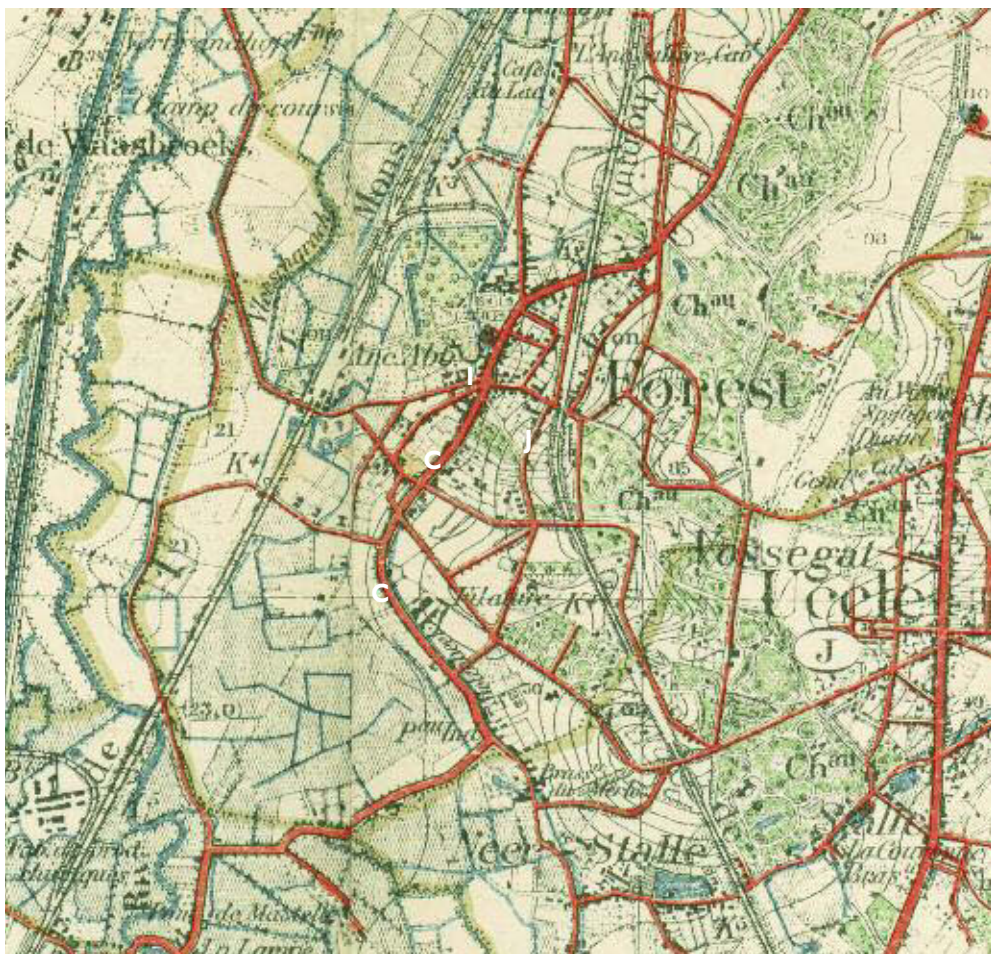
En 1873-1874, le cœur de la commune (A) est soumis à de nombreux changements. Une seconde ligne de chemin de fer l'enserme désormais à l'est, reliant Bruxelles-Midi à Luttre (H), via Uccle Calevoet. Ainsi construit-on la halte de Forest-Est au cours de ces mêmes années. Même si de nombreux viaducs ferroviaires lui permettent de ne pas être trop isolé du reste de l'agglomération, l'ancien village voit son développement harmonieux compromis.

VERS 1900, LA CAMPAGNE SE FAIT VILLE

À partir de 1880, la pression démographique devient exponentielle à Forest. Entre 1900 et 1910, Forest passe de moins de 10.000 habitants à plus de 24.000, ce qui génère une urbanisation sans précédent. Dès les premières années du XX^e siècle, des zones alors largement délaissées sont



La petite gare de Forest-Est, édifiée dans les années 1870, desservait à l'époque de sa construction 3.500 Forestois, pour la plupart habitant l'ancien village.



Carte de l'Institut cartographique militaire, 1903.

convoitées par diverses sociétés immobilières pour en faire des quartiers résidentiels : quartier des Villas, Berkendael, etc. Par ailleurs, l'industrialisation se confirme dans les zones en continuité avec le bas de la commune de Saint-Gilles. Ces quartiers fortement urbanisés sont rendus cohérents par le tracé orthogonal de leurs artères ouvertes elles aussi dès le début du XX^e siècle et bordées de nombreuses entreprises et industries de tailles diverses.

Par ailleurs, au cœur de la commune, la chaussée de Neerstalle (C) est surhaussée et pavée en 1878, mais sa sinuosité, ses constructions disparates et sa relative étroitesse trahissent encore l'origine séculaire de l'artère. En 1890, le *Dries* (I), la grande prairie communale où chaque



Le Geleytsbeek ne disparut du paysage de la commune qu'à l'extrême fin du XIX^e siècle. Cette vue montre la chaussée de Neerstalle telle qu'elle était avant le voûtement du ruisseau. Des ponts en bois ou en briques la reliaient aux habitations.

Forestois avait le droit, sous l'Ancien Régime, de faire paître ses bêtes est transformé en place publique sous le nom de place Saint-Denis. Son niveau est exhaussé de près de 1,80 m, ce dont témoigne aujourd'hui l'entrée de l'abbaye, située en contrebas de la place. Le Geleytsbeek (C), qui y passait à ciel ouvert, est progressivement voûté sur tout son tracé forestois et transformé en égout collecteur. L'avenue Kersbeek (J), faisant référence à un ruisseau qui prenait sa source au *Vossegat* (près de l'actuelle gare de Uccle-Stalle) et, par extension, au bois qu'il traversait, est tracée et sera bordée de belles maisons bourgeoises, entre néoclassicisme et éclectisme. Malgré ces changements et l'installation d'une population nouvelle sur le territoire communal, le cœur de Forest garde un côté rural, où la culture maraîchère, en lien avec la ville toute proche, a remplacé les cultures majoritairement céréalières de jadis.



Enfilade de maisons de style éclectique avenue Kersbeek, datant des années 1890-1900. Devancées de jardinets, elles font face à des villas, jumelées ou isolées, qui confèrent à l'artère un côté pittoresque typique de la Belle Époque.



La place Saint-Denis vue vers la chaussée de Bruxelles, vers 1900.



Plan de 1942.



Entre les avenues de Fléron et Général Dumonceau, un lacin de ruelles dessert la cité du Kersbeek conçue dans les années 1920.

L'ENTRE-DEUX-GUERRES

En 1940, la population forestoise atteint les 45.000 personnes. Sous l'impulsion du bourgmestre Omer Denis, le site de l'ancienne abbatale détruite à la Révolution (B) avait été transformé en jardin public. En 1922, un monument aux morts dû au sculpteur Victor Rousseau est édifié sur les plans de l'architecte Joseph Van Neck. Quelques années plus tard, un nouvel hôtel communal (K) conçu par Jean-Baptiste Dewin magnifie les lieux. Au sud-ouest de l'ancien village, des zones entières restent vierges de constructions alors que le tracé de rues nouvelles y est déjà prévu. Suite à la forte industrialisation qui a touché la commune à la fin du XIX^e siècle, des habitations ouvrières voient le jour. Vaste ensemble, la cité du Kersbeek (L) est voulue par le Foyer forestois en 1923-1927. Elle a fait l'objet d'un concours remporté par l'architecte Henri Van Montfort. Deux tiers des bâtiments étaient destinés aux ouvriers et le reste à la bourgeoisie et des employés. Plus que par ses qualités architecturales intrinsèques, cette cité offre une implantation remarquable qui mélange petits immeubles collectifs et maisons individuelles perdues dans la verdure et reliées entre elles par des ruelles piétonnes où il fait bon se perdre.

DERNIÈRES DÉCADES

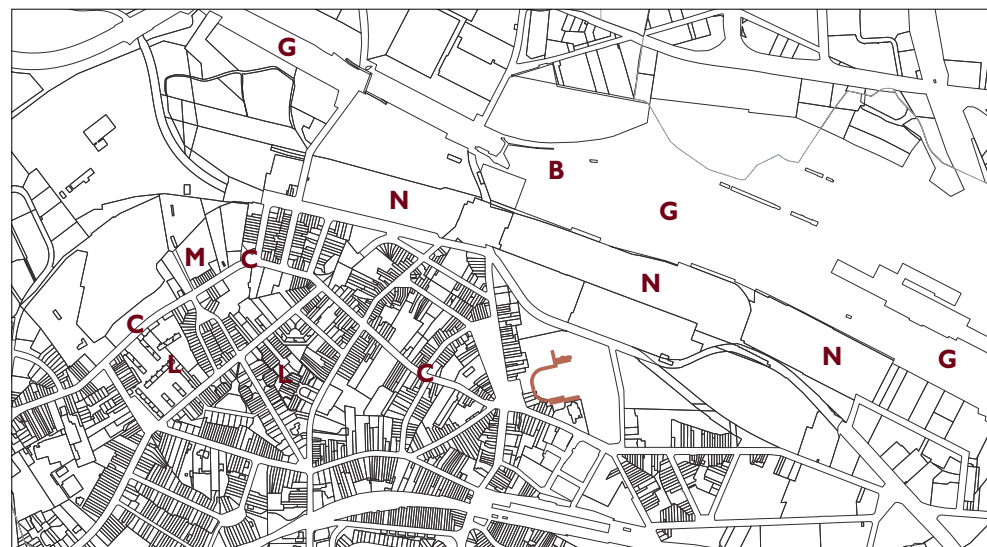
Les zones vierges de constructions se font très rares dans le vieux cœur communal. Quelques petits jardins potagers (M) à proximité de la chaussée de Neerstalle (C), miraculeusement ravis à l'urbanisation, sont les reliquats de la culture maraîchère d'autrefois. Situés sur les anciennes possessions de l'abbaye, ils profitent tout naturellement des bonnes terres gorgées d'alluvions de la vallée du Geleytsbeek (C).

La cité du Kersbeek (L) s'est étendue entre 1950 et 1963 par une deuxième phase de construction de petits immeubles à appartements autour des squares de la Madelon, Toinon, Lison, Manon et le long de la chaussée de Neerstalle. Une troisième, en 1976, a aligné des immeubles de huit niveaux avenue de la Verrerie. Au cours des années 1960, les usines Volkswagen (N), récemment rebaptisées Audi Brussels, s'installent à Forest sur le boulevard de la Seconde Armée Britannique, prévu dès 1923, mais tracé après la Deuxième Guerre mondiale. Elles occupent une cinquantaine d'hectares et s'apparentent à un véritable rempart moderne de plus d'1,5 km de long. Les anciennes terres de l'abbaye (B), vers Drogenbos, se sont muées en un paysage radical d'industries et de zonings. Le ring ouest de la capitale et la ligne de chemin de fer vers Paris (G), encore récemment augmentée pour accueillir une gare de formation et le passage des trains à grande vitesse, forment une frontière infranchissable avec le Brabant flamand.



Rue du Katanga et chaussée de Neerstalle, des jardins potagers sont d'étonnantes reliques du passé villageois et maraîcher de Forest.

Plan Urbis, 2003.



L'église Saint-Denis

La ferveur des siècles



L'église Saint-Denis.
Triptyque de Lieven Herremans.

En Région de Bruxelles-Capitale, peu d'églises paroissiales ont conservé leur caractère d'origine à travers les siècles. Saint-Gilles, Saint-Servais à Schaerbeek, Sainte-Croix à Ixelles, Notre-Dame de Laeken, Saint-Jean-Baptiste à Molenbeek : autant de sanctuaires détruits au XIX^e ou au XX^e siècle et reconstruits pour mieux correspondre à l'idée qu'on se faisait alors de la paroisse d'une commune en pleine expansion. Toutefois, si l'église Saint-Denis de Forest fut rénovée en profondeur au gré des époques, agrandie ou remise au goût du jour, malgré aussi une «restauration» lourde en 1925-1926, elle n'en conserve pas moins son image ancestrale, presque rurale, qui ne manque pas de surprendre aujourd'hui. Les œuvres d'art qu'elle contient, dont certaines d'une indubitable valeur artistique, nous plongent au cœur de la ferveur des pèlerinages et de la foi populaire d'autrefois.

Cet édifice a dès sa création servi d'église paroissiale et n'est donc pas à confondre avec l'abbatiale de l'ancienne abbaye de Forest qui fut détruite dans la mouvance de la Révolution française. Séparée de l'abbatiale par quelques mètres, Saint-Denis, située en dehors de la clôture monastique, était qualifiée de *buyte kercke*, par opposition à la *binne kercke* des moniales.

L'église Saint-Denis, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, est d'une lecture déconcertante mais passionnante à décoder tant chaque siècle y a inscrit sa marque. Tout d'abord, son entrée se dérobe, située latéralement, sur le côté sud. Il n'y eut jamais d'accès à l'ouest, sous la tour, qui est par ailleurs coincée par le prieuré du XVIII^e siècle. En outre, autrefois, le Geleytsbeek coulait entre le prieuré et la tour, ce qui empêchait tout développement de l'église de ce côté-là. La petite rivière a été déplacée lors des transformations de l'abbaye au XVIII^e siècle, puis couverte au début du XX^e siècle. Il est difficile de saisir d'emblée la place du chœur de l'église ; en effet, vue de l'extérieur, le chevet semble double, avec la chapelle Sainte-Alène et le chœur proprement dit, plus petit.



Pourquoi saint Denis ? Une légende forestoise, chronologiquement peu vraisemblable, rapporte que l'évangéliste des Flandres, saint Amand en personne, aurait, au VII^e siècle, consacré ce lieu de culte à saint Denis l'Aréopagite. La légende de ce saint est assez confuse et mêle deux personnages différents en les confondant suivant une habitude courante au Moyen Âge. Membre de l'aréopage d'Athènes, Denis aurait été converti par saint Paul, puis brûlé vif en 95. Un autre saint Denis

était, quant à lui, évêque de Paris au III^e siècle et fut décapité sur ordre de Domitien. La contamination de ces deux récits l'un par l'autre aboutit à la légende suivante : Denis l'Aréopagite serait allé en Gaule où il aurait été décapité ! Dans l'église, on trouve quelques représentations du saint céphalophore (portant sa tête). L'une d'entre elles, du XV^e siècle, prend audacieusement place sur une clef de voûte de la chapelle Sainte-Alène.

TROIS SANCTUAIRES EN UN MÊME LIEU

C'est au XI^e siècle que le petit village de Forest s'installe dans ce fond de vallée drainé par le Geleystsbeek. Conjointement, un premier oratoire est édifié, premier état de l'actuelle chapelle Sainte-Alène. Il était entouré d'un cimetière et flanqué à son chevet d'un arbre sacré, un noisetier en référence à la légende de la sainte femme. Au début du XII^e siècle, non loin de là, un particulier met à disposition des paroissiens une demeure en pierre, à l'emplacement de l'actuelle plaine de jeu, pour servir au culte. Cet édifice est consacré à saint Denis. Avec l'installation de la communauté monastique vers 1105, les villageois durent partager ce bâtiment avec les moniales, ce qui s'avéra particulièrement difficile à vivre, la règle de saint Benoît imposant aux religieuses d'être cloîtrées.

Dès le deuxième quart du XII^e siècle, les paroissiens entreprirent donc d'édifier leur propre église en gardant la dédicace à saint Denis, tandis que les religieuses conservaient le premier sanctuaire comme abbatale. Située entre la chapelle primitive dédiée à sainte Alène et l'abbatale, la nouvelle église paroissiale voit donc le jour et constitue la première version, romane, de l'église que nous connaissons. Dans la seconde moitié du XII^e siècle, la chapelle Sainte-Alène, reconstruite et probablement agrandie, se vit accolée au chœur de celle-ci.



Dans le mur ouest de la chapelle subsiste une ancienne fenêtre romane à arc en plein cintre.

UNE CHAPELLE NOMMÉE ALÈNE

Au sud du chœur, la chapelle consacrée à sainte Alène est la partie la plus ancienne de l'église Saint-Denis. C'est un lieu émouvant, où chaque siècle nous fait goûter sa manière de vénérer la sainte. La chapelle se divise en deux parties en enfilade.

La première, la plus ancienne, constitue en fait l'oratoire d'origine de Forest, édifié sans doute au XI^e siècle et reconstruit au siècle suivant. De plan rectangulaire, cet oratoire s'ouvrait à l'est vers une abside par un grand arc, toujours conservé. Il était couvert d'un simple plafond en bois. L'ensemble relevait alors du style roman. Il en reste quelques traces, notamment des baies à arc en plein cintre, forme architecturale caractéristique de cette période. Bien que minimes, ces traces sont importantes. Les vestiges de ce style sont en effet rares à Bruxelles.

La seconde partie de la chapelle, formant le chœur, remonte quant à elle au dernier quart du XV^e siècle. Elle a été édifiée en lieu et place de l'abside romane. Ce vaste chœur est doté d'une voûte caractérisée par des liernes, typique de la phase tardive du gothique. Elle est magnifiée par un



La chapelle Sainte-Alène, vue vers le chœur.



Cénotaphe de sainte Alène

bel autel de style baroque de la seconde moitié du XVII^e siècle, en bois peint imitant le marbre, et par des lambris du XVIII^e siècle intégrant des tableaux de la vie de sainte Alène. Mais le clou de la chapelle est certainement le cenotaphe de la sainte, autour duquel s'est développé son culte au cours des siècles. Sur une rangée d'arcatures en pierre blanche est posée une dalle funéraire en pierre noire de Tournai. Elle figure une moniale, tenant son livre d'heure. Malhabile et plus tardive, une inscription « SCTA HELENA » (Alène dérive d'Hélène) identifie la représentation. En 1193, Alène est reconnue et canonisée. À l'époque, on récupère sans doute la pierre tombale d'une moniale du XII^e siècle et on compose de toute pièce le cenotaphe de la sainte à l'intention des pèlerins.



Colonnnette supportant autrefois la retombée des voûtes du chœur.

Chapiteau du XIII^e siècle.



AU XIII^e SIÈCLE, LE GOTHIQUE POINTE

Mais revenons à l'église proprement dite. À la fin du XIII^e siècle, Saint-Denis, modeste construction de style roman, est remplacée par un édifice plus large en style gothique, qui est, *grosso modo*, celui que nous connaissons. On utilisa une pierre blanche provenant probablement des carrières de Dilbeek. La construction débuta par le chœur. Celui-ci, articulé en trois pans, est percé de fenêtres lancéolées, typiques de la première phase du gothique dans nos régions. Un des pans du chevet conserve une niche sous un arc en mitre, une crédence où l'officiant déposait ses ustensiles de culte durant la messe. Située à une quarantaine de centimètres au-dessus du niveau actuel, elle indique que le dallage du chœur a été exhaussé par la suite.



Crédence.

À la même époque, une large baie à arc brisé liaisonne le chœur à la chapelle Sainte-Alène. Dans la prolongation du chœur, une nef de trois travées est édifiée, jalonnée de colonnes massives à base octogonale et aux chapiteaux omés de feuilles stylisées à nervures.

Dans cette première phase gothique, le chœur est voûté. Des arcs retombent sur des colonnettes engagées, encore en place, mais sans utilité. La nef est coiffée d'un plafond plat, directement au-dessus des arcades. Son ancien pignon en pierre apparaît toujours au-dessus de l'arc qui la sépare du chœur et qui est paré d'un chef-d'œuvre de l'art roman en Belgique, une croix triomphale qui remonte à la fin du XII^e siècle et a décoré le chœur de l'abbatiale. Avec la destruction de cette dernière, elle a pris

place à Saint-Denis. Cette œuvre marque la transition entre la conception romane, où le Christ, dont la tête délardée portait une couronne, apparaît en roi vainqueur, et la période gothique, où la souffrance physique de Jésus prédomine, avec les bras au-delà de l'horizontale et l'affaissement de la silhouette. L'exécution en est remarquable, qui laisse transparaître le squelette sous la peau et se caractérise par une élégante elongation du corps et du visage émacié.



Croix triomphale, fin du XII^e siècle.

REHAUSSEMENT ET AJOUTS MULTIPLES

Au XV^e siècle, la nef, jusque-là complètement aveugle, est agrémentée d'un registre en briques percé de fenêtres hautes. Elle est aussi agrandie d'une travée devant servir de base à une tour dont l'église était dépourvue. Beaucoup plus basse que celle que nous connaissons, cette tour émergeait à peine au-dessus du pignon de la nef. Elle fut exhaussée de deux étages en briques, probablement au XVIII^e siècle.

Au XVI^e siècle, de nouveaux changements interviennent. Au sud de la nef, une nouvelle chapelle est construite, dédiée à saint Joseph. Lui faisant face, une autre chapelle est édifiée au nord en 1542, consacrée cette fois à la

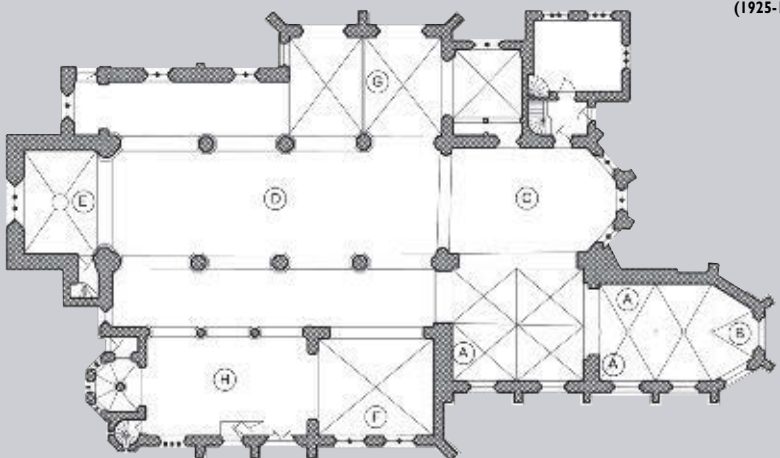


Vue de l'église vers le chœur.

- 1 Arc triomphal (XIII^e siècle)
- 2 Croix triomphale (XII^e siècle)
- 3 Pignon en pierre de la nef du XIII^e siècle
- 4 Colonnes (XIII^e siècle)
- 5 Niveau de fenêtres hautes (XV^e siècle)
- 6 Chœur (XIII^e siècle)
- 7 Couverture en berceau bardé de chêne (1925-1926)
- 8 Colonnets engagés soutenant jadis la retombée des voûtes (XIII^e siècle)
- 9 Fenêtres lancéolées (XIII^e siècle), à meneau bifurqué (1925-1926)

Plan de l'église Saint-Denis.

- A Partie romane de la chapelle Sainte-Alène (XII^e siècle)
- B Chœur gothique de la chapelle Sainte-Alène (fin XV^e siècle)
- C Chœur (XIII^e siècle)
- D Nef
- E Travée sous le clocher (XV^e siècle)
- F Chapelle Saint-Joseph (XVI^e siècle)
- G Chapelle de la Vierge (XVI^e siècle)
- H Narthex d'entrée, sous jubé (1925-1926)



Vierge. Du côté sud encore, jouxtant la chapelle Saint-Joseph, est accolée vers 1550 la *Geesthuis*, aujourd'hui démolie. Il s'agissait d'une maison à pignon qui, par son rez-de-chaussée, donnait accès à l'intérieur de l'église, tandis que son étage abritait un magasin à bois et à grains. Ces constructions obturaient en grande partie les fenêtres hautes de la nef. La restauration de 1925-1926, qui sera évoquée ci-dessous, les a fortement modifiées. En 1820 enfin, chœur et nef reçurent une voûte en plâtre, supprimée elle aussi en 1925-1926.

Alors que les révolutionnaires français favorisèrent le démantèlement de l'imposante abbatale des moniales et de la plupart des bâtiments conventuels, symboles de l'Ancien Régime, ils ne touchèrent pas à Saint-Denis. Certaines œuvres de l'abbaye furent même transportées dans l'église paroissiale. C'est le cas de la croix triomphale déjà mentionnée, mais aussi du magnifique et intrigant polyptyque de sainte Anne et de l'Enfance du Christ, issu d'un atelier bruxellois au milieu du XVI^e siècle. Cette œuvre est à la fois remarquable par sa conservation, par la finesse de son exécution d'une virtuosité toute flamande et par l'ampleur des événements qu'elle figure. Bien que fort imposante, elle est incomplète: il en manque la partie centrale probablement traitée en retable sculpté et dont le sujet nous échappe. Il ne nous reste que la double paire de volets, peints à l'avert et au revers. Fermés, les volets figurent l'intérieur de Nazareth. Ouverts, ils déploient l'Annonciation, la Nativité et l'Adoration des Mages. La Vision d'Élie et la Sainte Parenté complètent ces scènes.



Polyptyque de sainte Anne et de l'Enfance du Christ. Volets ouverts et volets fermés.

RESTAURATION PAR CHRÉTIEN VERAART

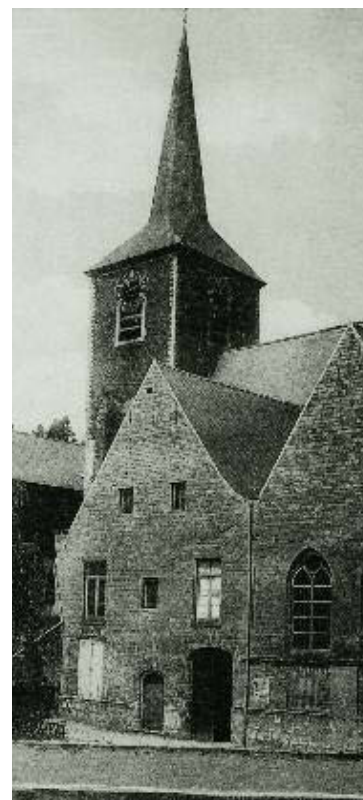
Dès 1895, on pense à restaurer en profondeur l'église devenue fort vétuste. La Commission royale des Monuments et Sites reçoit plusieurs propositions en ce sens, avant de décider de lancer l'architecte Chrétien Veraart sur le chantier. Né en 1872, Veraart est formé à l'École d'Architecture Saint-Luc. Auteur de plusieurs rénovations, aujourd'hui parfois jugées audacieuses, il se spécialise dans la restauration de sanctuaires anciens, dont la collégiale de Dinant, incendiée en 1914, à laquelle il rend arcs-boutants, pignons et clocher bulbeux, ou encore l'église Saint-

Lambert, à Woluwe, qu'il agrandit en 1938. Adeptes des styles médiévaux, Veraart est également l'auteur de plusieurs sanctuaires marqués par les styles «néo»: néogothique pour l'église Saint-Rémy à Molenbeek (1907) ou encore l'actuel *Lutgardiscollege* à Auderghem (1911), néo-roman pour Saint-Joseph à Olen (1923-1925). Drillé aux restaurations lourdes et à la réinvention du passé, Veraart mène tambour battant le chantier de Forest, n'hésitant pas à déconstruire et reconstruire la vieille église. Tout d'abord, il démolit la voûte en berceau de plâtre placée en 1820 pour lui substituer la voûte actuelle, en bardeaux, reconstituée d'après des traces subsistant dans la charpente. Du coup, les huit fenêtres de la nef du XV^e siècle – qui avaient été rendues aveugles par les constructions successives du XVI^e siècle et notamment par la

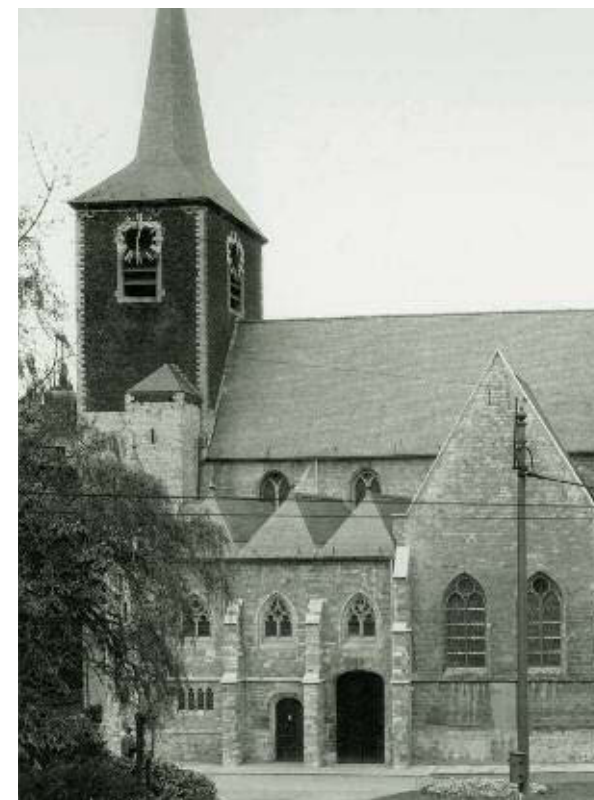
Geesthuis – réapparurent. Veraart décida de modifier le pignon de cette ancienne maison et de la couvrir par trois petites toitures à croupe. Dans ce qui restait du rez-de-chaussée de la *Geesthuis*, il créa une sorte de narthex d'entrée qu'il relia au bas-côté sud par deux colonnes. Bas, ce narthex accueille un jubé avec orgue, accessible par un petit escalier dans une tourelle d'angle. Une chapelle baptismale fut construite également de ce côté. Le bas-côté nord, surhaussé au XVII^e siècle, fut rabaissé. Sous la tour, le jubé fut supprimé et la voûte fut rétablie. L'architecte décida de doter certaines fenêtres d'un remplage. Côté nord, il reconstruisit la sacristie et agrandit la chapelle de la Vierge d'une travée. Typique d'un temps où une restauration équivalait bien souvent à une rénovation totale, l'intervention de Veraart eut le mérite de rendre à l'édifice sa luminosité intérieure et de le remettre en phase avec les usages catholiques de son époque. Son classement comme monument historique, décidé par l'arrêté royal du 21 décembre 1936, en application de la loi du 7 août 1931, est l'un des premiers en Région de Bruxelles-Capitale.



L'intérieur avant la restauration de 1925-1926, particulièrement sombre, avec sa voûte en berceau en plâtre de 1820.



Côté sud de l'église avant la restauration de cette dernière. La *Geesthuis* affecte la même structure en pignon que la chapelle Saint-Joseph qui lui est adjacente, obturant les fenêtres hautes de la nef.



Suite à la restauration de 1925-1926, la toiture de la *Geesthuis* est transformée en trois croupes. Des fenêtres à remplage sont percées et l'entrée dans l'église est réaménagée de ce côté.



Le bas-côté nord en cours de «restauration» en 1925-1926.



Le bas-côté nord aujourd'hui.

SAINTE ALÈNE DU MYTHE AU CULTE

DE TROUBLES ORIGINES

Perdus dans le magma des croyances populaires médiévales, les origines du culte de sainte Alène nous échappent. Elles sont probablement à trouver dans la vénération spontanée d'un tombeau attribué à une sainte. Au Moyen Âge en effet, pour les gens simples et mal évangélisés, le besoin de magie et de surnaturel se fixe bien souvent sur un objet de vénération tangible. La foi est mue par la nécessité de voir et de toucher. Au cours de son histoire, l'Église s'est employée à canaliser cette pratique. En 1193, à Forest, c'est chose faite. Sainte Alène est canonisée et ses reliques sont élevées, c'est-à-dire officiellement reconnues. Peu de temps après, la vie de la sainte est rédigée suivant un schéma assez courant, teinté de substrat celtique. Qu'il s'agisse de sainte Dymphne à Geel, de sainte Gudule à Bruxelles, de sainte Aldegonde à Maubeuge ou de sainte Wivine à Grand-Bigard, on retrouve les mêmes éléments, à savoir l'origine noble de la jeune femme, l'opposition paternelle à toute conversion, le passage à travers la forêt pour assister à la messe et la mort en martyre dont le père est responsable. Une manière de souder une communauté paroissiale autour de motifs déjà connus, mais aussi d'attirer les pèlerins. Par la suite, le récit de la vie de sainte Alène sera de nombreuses fois réécrit, ce qui témoigne de la popularité de ce pèlerinage dans la région. Vers 1518, la vie d'Alène est traduite en langue vernaculaire et imprimée sur les presses de Thomas van der Noot à Bruxelles.

UN HOMME !

Les reliques de sainte Alène sont nombreuses et toujours en place dans la chapelle. Particulièrement évocateurs, deux reliquaires en or et en argent, sertis de pierres, renferment la partie supérieure du bras qui aurait été arraché à la sainte ainsi que sa mâchoire, et sont à dater respectivement des XIV^e et XV^e siècles. Un coffret plus tardif, de 1644, contient quelques ossements d'Alène. En 2006, ces reliques ont été analysées. Elles appartiendraient toutes à la même personne, grande d'1,77 m et âgée d'environ 35 ans, probablement un homme. La fourchette de leur datation par le carbone 14 se situe entre le VIII^e et le X^e siècle.

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Il était une fois, au VII^e siècle, un seigneur païen du nom de Bevoit qui régnait sur Dilbeek. Il rencontre un jour un prêtre chrétien de Forest qui l'initie, sans le convaincre, aux préceptes de sa foi. De retour chez lui, Bevoit fait part de son expérience à Hildegarde, son épouse, et à Alène, sa fille. La jeune aristocrate est bouleversée par cette foi nouvelle que lui fait entrevoir son père et, malgré l'interdiction formelle de ce dernier, décide de se convertir en cachette. Chaque nuit, bravant les bois sombres de Dilbeek à Forest, elle se rend à l'office. Un jour, personne n'est là pour célébrer la messe : le prêtre est mourant. Alène enjoint le serviteur du prêtre de lui dire de croire en la miséricorde de son Dieu. Cette foi inébran-



La vénération pour sainte Alène a traversé les siècles. Jusqu'il y a une cinquantaine d'années, on se rendait sur sa tombe à Forest pour y soigner ses maux de dents (en rapport bien sûr avec le reliquaire-mâchoire). À Dilbeek, la sainte était aussi vénérée et invoquée pour le mal aux yeux. Cette photo du 24 juin 1923 montre la procession en l'honneur de la martyre, durant laquelle sa vie était reconstituée dans les rues de Forest.



Reliquaire-mâchoire, XV^e siècle.
Reliquaire-bras, XIV^e siècle.
Coffre-reliquaire, 1644.



Cette huile sur bois, datée de la fin du XVI^e siècle et conservée dans la chapelle Sainte-Alène, montre les étapes de la vie et du martyre de la sainte. Une manière didactique pour les pèlerins d'appréhender l'histoire de la sainte. La bédé n'est pas loin...

lable guérit promptement le prêtre. Un autre jour, voilà qu'Alène doit patienter en plein soleil derrière l'église de Forest, regrettant qu'il n'y ait pas le moindre ombrage. Elle plante alors son bâton dans le sol et celui-ci miraculeusement bourgeonne, prodiguant l'ombre espérée. Un des sbires de Bevoit a surpris les escapades mystiques de la jeune femme. Il la dénonce à son père qui enjoint à son serviteur de la suivre. Éberlué, celui-ci remarque la facilité avec laquelle Alène traverse à gué la Senne. Il rapporte ce fait à Bevoit qui, furieux, ordonne à deux de ses gardes de ramener sa fille afin de la

châtier. Sauvages, ceux-ci, en voulant capturer Alène, lui arrachent un bras et laissent son corps sans vie. Un ange ramasse le membre et le porte à l'église de Forest. Le prêtre réussit à retrouver la dépouille d'Alène, qu'il enterme dans l'église. Sur la tombe, des miracles se produisent. La rumeur parvient aux oreilles d'un vassal de Bévoit, le païen Omundus. Aveugle, ce dernier jure de se convertir s'il recouvre la vue. Le miracle se produit et Omundus en fait part aux parents d'Alène. Bevoit et Hildegarde se convertissent immédiatement et font construire un sanctuaire à Dilbeek.

L'abbaye

Sur les traces de Nobles Dames

Même amputée de sa grande église abbatiale et de la plupart de ses bâtiments monastiques, l'abbaye de Forest, dans sa forme actuelle, offre un témoignage tout à fait exceptionnel d'un grand ensemble bénédictin en Région de Bruxelles-Capitale. Curieusement, seuls les bâtiments conçus par l'architecte L. B. Dewez dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ont été conservés. Chronique d'une histoire séculaire.

SUR FOND DE CROISADES

Les origines de l'abbaye de Forest dépassent le simple cadre de l'histoire locale. Au XI^e siècle, l'Occident est traversé d'une fièvre à la fois mystique et guerrière qui se traduira pour beaucoup par le départ en croisade. En 1086, l'abbaye d'Afflighem est fondée dans cette mouvance en Brabant. Régie par la règle de saint Benoît, Afflighem connaît rapidement un rayonnement considérable et sera à l'origine de nombreuses fondations. Une dizaine d'années plus tard, un certain Gislebert d'Alost, qui désire gagner la terre sainte, choisit cette abbaye pour lui confier sa mère Ode et sa sœur Lutgarde. Il cède alors à l'abbé d'Afflighem, Fulgence, un terrain – un alleu – situé à Meerhem afin d'y fonder un prieuré de femmes. Pour des raisons inconnues, le lieu est rapidement jugé inapte à l'implantation d'un couvent féminin. Un autre endroit est alors pressenti, à Forest, en bordure de la large vallée de la Senne, sur des terres fertiles drainées par le Geleytsbeek. C'est là que, vers 1105, Fulgence décide d'installer sa petite communauté de moniales sur des terres cédées par le châtelain de Bruxelles. À l'époque, le village de Forest ne compte que quelques maisons en bois et torchis s'étirant sur les rives de la petite rivière. Le prieuré est établi sur un terrain à côté de l'église paroissiale dédiée à saint Denis et non loin d'une petite chapelle consacrée à sainte Alène. Dans un premier temps, villageois et religieuses se voient obligés de partager le même édifice de culte, une situation difficile pour un ordre cloîtré. Ainsi, dans le deuxième quart du XII^e siècle, débute la construction, à l'initiative des Forestois, d'une église paroissiale hors de la clôture monastique et qui

intègre la chapelle primitive dédiée à sainte Alène. C'est la *buyte kerke*, par opposition à la *binne kerke* réservée au seul usage du prieuré. Quant aux moniales, elles conservent l'ancien édifice de culte, bientôt remplacé par une église de grande ampleur dans le courant du XIV^e siècle.

RICHE ET LIBÉRÉES

Dans le premier siècle de sa fondation, le prieuré est donc placé sous la houlette de l'abbé d'Afflighem qui y mandate un prieur, un prévôt et quelques moines pour y asseoir son autorité. C'est lui en effet qui choisit la supérieure, induit la direction spirituelle de la congrégation et en gère les biens temporels. En 1238, les religieuses réussissent à s'affranchir de cette tutelle et élisent, dès 1239, leur première abbesse, Pétronille, fille du châtelain de Gand. Désormais, elles assureront les destinées de leur prieuré, devenu abbaye, sous le contrôle de l'évêque de Cambrai qui fixe les statuts de la communauté. Dès cette époque et pour toute leur histoire, elles recrutent habilement parmi les meilleures familles de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie. Cette politique leur permet, grâce aux dots et donations diverses, de lancer un véritable programme d'acquisitions de biens. Rapidement, elles se trouvent à la tête de treize *curtes* ou grandes fermes. L'une d'entre elles, la *Veehof*, se situe à proximité immédiate de l'abbaye, tandis que la plupart des autres se trouvent aussi bien en Région bruxelloise qu'ailleurs. On en trouve même une en Zélande, en aval



Chorografia sacra Brabantiae, par A. Sanderus, 1659. Gravure de Jacob Neefs représentant en vue plongeante l'abbaye depuis le sud.

L'abbaye s'apparente à une petite cité ceinte d'un mur. À gauche du porche d'entrée prend place la *Veehof*, ferme de l'abbaye. De l'autre côté, le Geleytsbeek coule à ciel ouvert, permettant d'actionner la roue à aubes du moulin. Saint-Denis paraît minuscule face à la vaste abbatiale au nord de laquelle se développe le couvent lui-même.

d'Anvers. Par ailleurs, les moniales mènent sur le territoire avoisinant l'abbaye de grands travaux de drainage et de canalisation afin de tirer le meilleur parti de leur implantation sur les terres inondables de Forest.

UNE VILLE DANS LE VILLAGE

S'ensuivent naturellement de grands travaux de construction. Dès le début du XIII^e siècle, nombre de bâtiments conventuels sont déjà attestés par les archives : une salle capitulaire, un réfectoire, un cellier, une sacristie, une bibliothèque, une hôtellerie et une infirmerie. Complétés par d'autres constructions comme le cloître, ces bâtiments seront transformés au cours des siècles suivants. La construction de l'abbatiale débute dans le courant du XIV^e siècle. Elle prend place sur l'actuelle plaine de jeux. Ouvrage important (on l'estime à plus de 70 mètres de longueur), elle ne sera complètement achevée qu'en 1447. Contrairement aux habitudes constructives des abbayes bénédictines qui veulent que le cloître prenne place au sud de l'abbatiale pour un meilleur ensoleillement, il est édifié au nord, le côté sud étant occupé par l'église paroissiale Saint-Denis. Outre les bâtiments strictement réservés aux religieuses, les murs de l'abbaye renferment de nombreuses constructions qui assurent son autarcie et l'apparentent à une petite ville : boulangerie, brasserie, moulin, fabrique de bougies, mais aussi grange, bergerie, écurie, porcherie, poulailler, etc. En outre, des étangs encerclant partiellement l'ensemble approvisionnent les sœurs en poisson. Tout en étant vouées au service de Dieu et essentiellement à la prière, les moniales assurent aussi la charité aux indigents en dispensant nourriture et soins de santé. Par ailleurs, les tâches matérielles

Vue de l'abbaye de Forest depuis le sud-est. Veduta de Remigio Cantagallina, à la plume et au lavis, 1613. L'église Saint-Denis apparaît à l'avant-plan, permettant d'apprécier les dimensions majestueuses de l'abbatiale qui comptait plus de 70 m. Relevant du style gothique, elle affectait un plan basilical. Le croisement de la nef et du transept était matérialisé par une tour lanterne. La construction a débuté par le chœur, probablement entre 1330 et 1350. Imposant, il devait accueillir les stalles des moniales. La construction s'est poursuivie avec une large nef dotée de bas-côtés et, chose rare dans nos régions, soutenue par des arcs-boutants. L'abbatiale, complètement achevée en 1447, est cependant plusieurs fois remaniée suite aux dégâts occasionnés par les guerres et au gré des modes.



sont effectuées par tout un petit peuple à leur service. La plupart de ces domestiques, hommes ou femmes, étaient recrutés dans leur jeune âge et passaient leur vie à l'abbaye.

LA TOURMENTE DES SIÈCLES

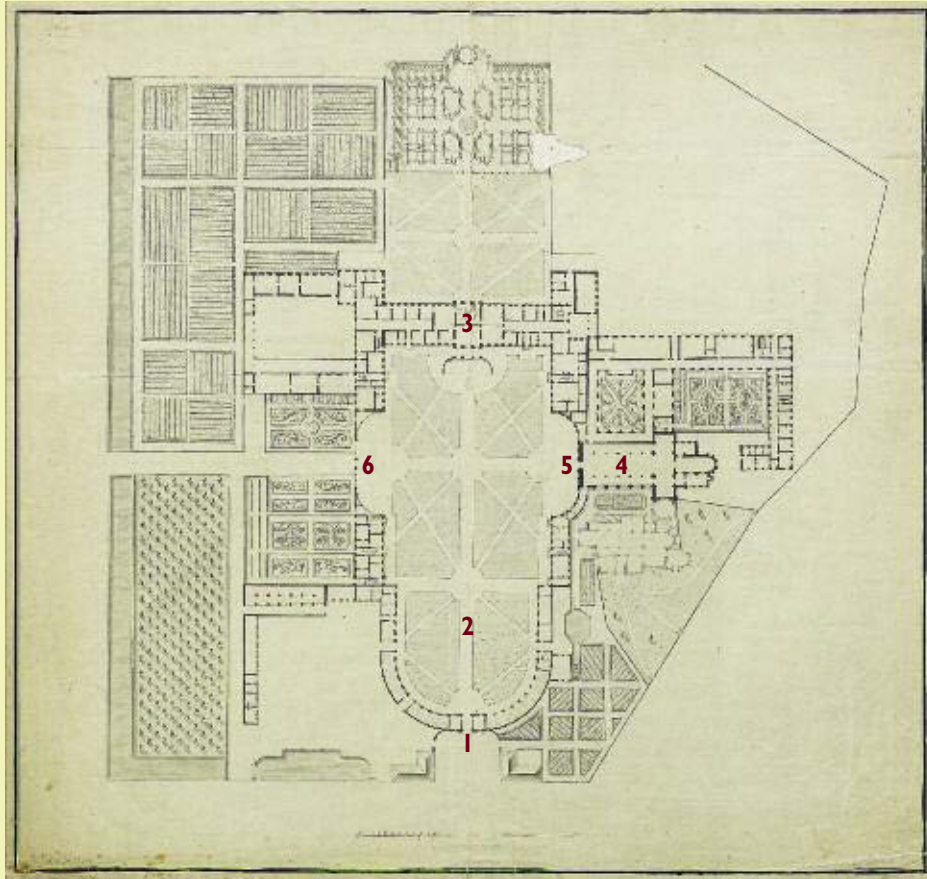
Prospère, l'abbaye des Nobles Dames de Forest n'en est pas moins soumise aux aléas de l'histoire, si riche en malheurs dans nos contrées. À la fin du XV^e siècle, en 1489-1490, le monastère est mis à mal pendant la guerre qui oppose le roi de France Charles VIII à Maximilien d'Autriche. Les misères de la guerre s'accompagnent d'épidémies, dont la peste. Après une période de paix retrouvée et de bonne fortune, les guerres de religion remettent à feu et à sang nos régions à partir de 1566. Les moniales sont obligées de se réfugier à l'intérieur des remparts de Bruxelles, dans les Marolles, pour éviter pillages et exactions de la soldatesque. En 1582, l'abbaye est même incendiée. En 1589, les moniales regagnent leur monastère et le restaurent. Une centaine d'années plus tard, de 1684 à 1689, les conflits avec le royaume de France, sous le règne de Louis XIV, font rage avec leur lot de destructions. Guerres et épidémies ne sont pas les seules à occasionner des dégâts au monastère. En 1764, le feu prend accidentellement dans un des bâtiments du couvent. Quoique les dommages soient mineurs, cet incident tombe à point nommé pour les ambitions architecturales de l'abbesse Marie-Josèphe-Victoire de Bousies de Rouveroy. Celle-ci y voit l'occasion d'initier une restructuration en profondeur de l'abbaye, à l'instar d'autres grandes abbayes du pays, sous la houlette de l'architecte Dewez.

INCONTOURNABLE DEWEZ

Laurent Benoît Dewez (1731-1812) apparaît comme l'architecte incontournable de nos contrées au XVIII^e siècle. Originaire de Herve, il voyage jeune en Italie, où il séjourne à Rome et à Naples, avant de terminer sa formation à Londres chez Robert Adam, l'inventeur du style néoclassique en Angleterre. Revenu en Belgique en 1758 à la demande du supérieur d'Orval pour y rénover l'antique abbaye, Dewez s'impose rapidement comme l'un des artistes les plus en vue de son époque et jouit de la protection du gouverneur Charles de Lorraine dont il devient l'architecte attitré. Dewez fait des rénovations des grandes abbayes sa spécialité. En vingt ans, de 1760 à 1780, date à laquelle il tombe en disgrâce, l'architecte redessine et réorganise les abbayes d'Orval, de Saint-Pierre de Gand, de



Détail du tympan de la grande porte d'entrée : « carolus alexander ord. Teut. Imp. Mag. Loth. dux. praef. Prim. Lap. Pos. Id. sept. MDCCLXIV » : Charles Alexandre, grand maître de l'ordre teutonique dans l'Empire, duc de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, posa la première pierre le 12 septembre 1764.



Un plan terrier du projet de L. B. Dewez nous est parvenu, faisant montre de l'implacable symétrie propre à l'architecte.

À partir du porche d'entrée (1), au sud, s'ouvre en hémicycle la cour d'honneur (2), fermée avec majesté au nord par le palais abbatial (3). Cet axe sud-nord est traversé perpendiculairement par l'axe ouest-est qui, de l'église abbatiale (4), mène à un belvédère sur la campagne (non figuré). Le portail (5) de l'église gothique est lui-même intégré dans une construction hémicirculaire, des piliers en pierre bleue enserrant des grilles, répétée de l'autre côté de la cour (6) et ouvert sur la campagne. Toutes deux font pendant à l'hémicycle côté sud. Cette rigueur des plans se retrouve également dans les façades organisées soit symétriquement (prieuré, château), soit sur la répétition systématique d'un élément (ailes courbes à arcades). Le projet de Dewez intégrait l'abbatiale gothique sans la remanier. Il ne touchait pas non plus aux bâtiments de l'enclos monastique situé au nord de l'église et que son plan ne mentionne même pas.



Il est intéressant de comparer le plan idéal de Dewez au relevé du géomètre Everaert en 1790 : beaucoup des bâtiments prévus par Dewez ne sont pas réalisés ; des disputes avec l'architecte ainsi que la folie révolutionnaire qui survient bientôt empêchent la construction du palais abbatial.

Ninove, d'Afflighem, de Gembloux, de Saint-Martin de Tournai, d'Herkenrode, d'Heylissem, de Vlierbeek, de Saint-Hubert, de Saint-Rémy, de Valduc, de Dieleghem à Jette, de Saint-Trond, de Villers, de Bonne-Espérance et de Floreffe ! Dewez est l'un des premiers à introduire le style néoclassique en Belgique. Jugé « païen » par plusieurs de ses contemporains, le néoclassicisme séduira néanmoins aussi bien les gouvernants temporels que les autorités ecclésiastiques, fondant dans une même image, typique du siècle des Lumières, les bâtiments du temporel et du spirituel. En 1764, il fournit aux Nobles Dames de Forest un plan de réaménagement de l'abbaye, dont la première pierre est posée l'année même par Charles de Lorraine. Suivant une absolue symétrie, les bâtiments sont distribués de part et d'autre du porche d'entrée magnifié par un fronton et traité à l'instar d'un arc de triomphe. De part et d'autre, des ailes courbes, de neuf travées, relient les porches secondaires, sous toiture mansardée. Ces porches sont prolongés par cinq travées d'arcades en rappel des ailes courbes. En léger retrait, viennent ensuite deux imposants corps de bâtiments, erronément dénommés « château » et « prieuré ». Ces bâtiments abritaient probablement les hôtes et certains membres du personnel de l'abbaye.

Des différends avec l'abbesse dans les années 1770 éloignent Dewez de son chantier de Forest. Jean-François Winqcz, ancien stagiaire de Dewez, est alors pressenti pour achever les travaux. Mais, déjà, la Révolution est là, qui met un point final à l'entreprise de remodelage de l'abbaye initiée une trentaine d'années auparavant. Tout le côté nord, avec le palais abbatial, ne verra jamais le jour.



Le vocabulaire ornemental est limité à une série de décors – verticaux (pilastres) ou horizontaux (cordons, corniche, appuis de fenêtres) – exaltant la géométrie de la façade. Certains éléments renforcent, tel un accent, l'axe de la composition, comme les frontons, les diverses formes d'acrotères (vases, etc.) ou les lucarnes. Dans cette trame rigoureuse, d'une bichromie sévère faite de pierre blanche et de briques, les baies, parfois aveugles, se réduisent à des formes élémentaires, rectangulaires ou à arc en plein cintre, dans un jeu strict de pleins et de vides.

C'EST UNE RÉVOLUTION !

La fin du XVIII^e siècle marque en effet la fin d'un monde. Avec l'avènement de Joseph II en 1780, des mesures sont prises pour supprimer les ordres contemplatifs. Forest n'est pas concernée par ces décrets, car l'abbaye consacre depuis peu une partie de son activité à l'enseignement. En revanche, l'arrivée des troupes révolutionnaires françaises sonne l'heure de la fin. Le 25 juin 1794, les religieuses fuient en Allemagne en réussissant de justesse à emporter leurs archives, les reliques et la châsse de sainte Alène avant le pillage de l'abbaye la nuit même par les Forestois. En juillet de la même année débute la vente des propriétés de l'abbaye par l'administration républicaine. Un an plus tard, tous les biens de l'abbaye sont confisqués et, fin 1796, la communauté est dissoute. Le mobilier et les œuvres d'art du couvent et de l'église sont dispersés aux quatre vents comme, par exemple, les stalles qui se retrouvent à la cathédrale des Saints-Michel et Gudule. Quelques objets sont récupérés par les paroissiens de Saint-Denis pour orner leur église : c'est le cas notamment d'un magnifique polyptyque du milieu du XVI^e siècle ou de la vieille croix triomphale. En mars 1797, les bâtiments conventuels sont acquis par le citoyen Jean-Louis Rousseau, entrepreneur. Celui-ci les démantèle et fait le tri des matériaux de construction – pierres, bois des charpentes et des planchers, mais aussi zinc et plomb des canalisations – pour les vendre au meilleur prix. Vers 1810, l'abbatiale et le cloître sont complètement démolis. Cette année-là, les religieuses, réfugiées en Allemagne, reviennent à Bruxelles rue des Minimes, où la dernière d'entre elles s'éteint en 1837. Entre-temps, les reliques ont été ramenées en grande pompe à l'église Saint-Denis en 1823.

DISCERNEMENT DANS LE DÉMANTÈLEMENT

Les révolutionnaires français, en la personne de l'entrepreneur Jean-Louis Rousseau, veillent à effacer tous les signes de l'ancienne puissance des Nobles Dames de Forest. Tous les bâtiments gothiques des religieuses seront implacablement démontés ou détruits. Par contre, les constructions de Dewez sont conservées. Outre le porche d'entrée, il ne s'agit que des bâtiments ayant occupé des fonctions mineures : des remises, des écuries, des logements pour le personnel et le prieuré. Ces bâtiments étaient récents à l'arrivée des Français et relevaient d'un style trop neutre pour évoquer le régime inégalitaire des siècles précédents.



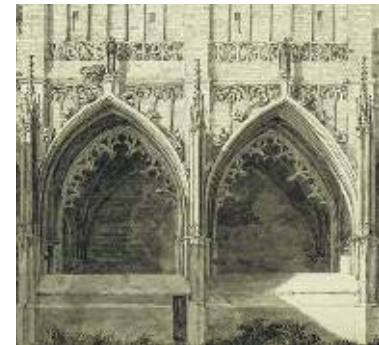
LA VILLE GAGNE DU TERRAIN

Le XIX^e siècle est marqué par l'essor de l'industrialisation. Les bâtiments et les terrains de l'abbaye rescapés des destructions sont désormais utilisés dans ce sens. Une fabrique d'indiennes (toiles de coton) est édifée là où se dressait autrefois l'école abbatiale. L'ancien domaine de l'abbaye est pris en tenaille par deux lignes de chemin de fer ; l'une à l'ouest en 1839, reliant Bruxelles à Tubize, avec une halte établie en 1850 dénommée « station de Forest-Midi », l'autre à l'est, reliant Bruxelles à Charleroi et dotée d'une gare dans les années 1870. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, dans les bâtiments de l'abbaye encore debout, l'industriel Papin, acquéreur du site, installe des logements ouvriers. L'architecture de Dewez se prête aisément à cette nouvelle fonction, tant elle semble annonciatrice des grands ensembles industriels, comme par exemple le Grand-Hornu.

En 1912, le parc de l'abbaye est ouvert au public. En 1964, la commune, par l'intermédiaire de son bourgmestre Wielemans, achète les bâtiments restants de l'abbaye aux héritiers Papin. En 1968, les architectes Marcel et Paul Mignot sont chargés de les restaurer. Le 8 septembre 1994, l'abbaye est classée, à la fois comme bâtiment et comme site. Si certaines parties sont encore à l'abandon (aile courbe est), la plupart des constructions de Dewez sont aujourd'hui occupées : salles d'exposition, restaurant, etc. Le site lui-même, très disparate dans son aménagement actuel, attend encore un remodelage qui pourrait lui rendre sa cohérence historique tout en l'intégrant au mieux au cœur du Forest d'aujourd'hui.

En des vues particulièrement romantiques, datées de 1802, l'artiste Paul Vitzthumb évoque la face nord du cloître de l'abbaye de Forest abandonnée.

Bien que les toitures aient été arrachées, on voit que le cloître s'élevait sur deux niveaux avec, à l'étage, le dortoir des moniales. Le cloître avait été reconstruit sous cette forme à la fin du XIV^e siècle. Au centre émerge le « pavillon de la fontaine », en style gothique tardif ; un lavoir édifé sous cette forme au début du XVI^e siècle.



L'hôtel communal

Au crépuscule de l'Art Déco

Élaboré dès 1926 par l'architecte Jean-Baptiste Dewin et réalisé, après une longue maturation, entre 1934 et 1939, l'hôtel communal de Forest s'impose comme un bâtiment d'exception. À une fonctionnalité bien pensée, il allie un caractère architectural qui l'inscrit à la fois dans son temps et dans la tradition des grands hôtels de ville de notre pays. Il présente un programme iconographique étonnant et poétique qui mythifie le passé forestois et exalte le présent de la commune.

UN HÉRITAGE MÉDIÉVAL

Creusets de la politique des cités et sièges de leur administration, les maisons communales et hôtels de ville de notre pays s'inscrivent dans une histoire séculaire. Dès le XIV^e siècle, ces écrans des libertés communales et des privilèges bourgeois voient le jour partout dans les anciens Pays-Bas dans une surenchère de formes et de décors qui traduit l'émulation des grandes villes entre elles, que ce soit Bruxelles, Bruges, Louvain ou Audenaerde. Implantées au cœur des communes, sur la place du marché, signalées par des beffrois démesurés, ces constructions témoignent de la puissance et de la vitalité politique de nos grandes cités. Née au Moyen Âge, cette typologie se prolonge au-delà de cette période. Au XIX^e siècle, avec l'émergence de notre démocratie, et sous la pression d'une démographie en hausse et d'une urbanité accrue, de nombreuses communes belges, particulièrement de l'agglomération bruxelloise, impriment un nouvel élan à ce type de construction alors que, quelques décennies auparavant, dans la plupart d'entre elles, une simple maison abritait les décisions politiques. Tour à tour, les communes bruxelloises, en accroissant leurs compétences, se dotent de bâtiments remarquables. Dès les années 1880, de nouvelles maisons communales actualisent la vieille typologie à leurs nouveaux besoins en adoptant des styles «néo». De façon générale, les styles «laïcs» sont à l'honneur, au détriment du gothique qui, tout en ayant fait la gloire de nos hôtels de ville d'autrefois, est définitivement jugé trop religieux. À Anderlecht (1872), à Schaerbeek (1881-1911), à Jette-

La tour de l'hôtel communal de Forest.



Saint-Pierre (1897), l'architecte J. J. Van Ysendyck élabore des *remakes* de la Renaissance flamande. À Saint-Gilles, A. Dumont et A. Hebbelynck s'inspirent plutôt de la Renaissance française pour livrer un véritable château de la Loire (1898). Une même influence française se retrouve aussi à Laeken en 1906 avec l'architecte Paul Bonduelle. Partout transparaît l'idée d'un «palais communal», doublée de l'attention aux besoins contemporains. À la fin des années 1930, deux maisons communales remarquables voient encore le jour dans la seconde couronne de l'agglomération; l'une à Woluwe-saint-Lambert en 1937, conçue par l'architecte Joseph Diongre, l'autre à Evere en 1938, due à l'architecte Robert Rousseau. Tout en maintenant l'idée d'une haute tour, elles traduisent dans des formes modernistes la typologie séculaire.

ÉQUILIBRE ART DÉCO

Loin des pastiches de la fin du XIX^e siècle, mais loin aussi de toute tentative moderniste, l'hôtel communal de Forest marque un moment d'équilibre entre ces tendances. De style Art Déco, à la fois fonctionnel et décoratif, il s'impose comme l'un des derniers bâtiments de ce style à Bruxelles, l'un de ses chefs-d'œuvre aussi. Consacré par l'Exposition universelle des Arts décoratifs qui se tient en 1925 à Paris et qui lui donne son nom, l'Art Déco est une tendance artistique de l'entre-deux-guerres assez ardue à décrire tant elle est multiforme. De façon générale, ce style se caractérise par sa volonté de géométrisation et de stylisation. À Bruxelles, l'Art Déco est souvent empreint de formes massives qu'exaltent divers matériaux de parement. Il est aussi fortement marqué par une réalisation fondatrice de la modernité dans notre ville: le palais Stoclet, conçu dans les premières années du XX^e siècle par les artistes de la Sécession viennoise. Son influence est particulièrement déterminante dans l'art de Dewin qui visita cette prestigieuse résidence en 1912 en compagnie d'autres architectes belges. «Dewin se mit à parler tout d'un coup pendant cinq minutes...» raconte malicieusement un journaliste présent (*Tekhné*, 79, 1912, p. 801). Entre le palais Stoclet et l'hôtel communal de Forest, la filiation est évidente; qu'elle se marque dans la tour punctuant asymétriquement l'édifice, dans les longues baies continues qui la percent, dans les sculptures qui la punctuent. Même parenté aussi dans la stylisation des lucarnes ou la présence des auvents sur pilier qui magnifient les entrées.



Jean-Baptiste Dewin, peint ici par Omer Dierickx en 1932, est surtout connu comme spécialiste de l'architecture hospitalière. De 1922 à 1935, en même temps qu'il conçoit l'hôtel communal de Forest, il est occupé par le chantier de l'hôpital Saint-Pierre dans les Marolles (en arrière-fond).



Le palais Stoclet (architecte Josef Hoffmann), avenue de Tervueren à Woluwe-Saint-Pierre.



Flavio Giacomello, l'hôtel communal de Forest.

La première maison communale et l'ancienne cure de l'abbaye en 1934 et détruites cette même année.



Alors que la gestation du nouvel hôtel communal commence vers 1926 et que sa construction s'étale de 1935 à 1938, Dewin décide d'apposer comme millésime 1934, l'année où il remet une grande maquette de son projet à l'administration.

UNE LENTE GESTATION

L'actuel hôtel communal de Forest a remplacé une première maison communale édifiée sous le régime hollandais vers 1828 en bordure de la chaussée de Bruxelles. De style néoclassique, elle se caractérisait par des façades blanches, scandées de bossages au rez-de-chaussée et percées de baies à arc en plein cintre à l'étage. Au cours du XIX^e siècle, le bâtiment fut exhaussé d'un deuxième étage. Comme souvent en ce temps-là, il abritait, en plus des services communaux, fort modestes à l'époque (Forest compte moins d'un millier d'habitants!), l'école et l'appartement de l'instituteur. À partir de 1900, Forest connaît une forte progression démographique. Comptant 9.507 habitants en 1900, elle en administre près de 40.000 en 1930. En 1919, le Conseil communal, conscient du manque de place et du caractère obsolète de sa bâtisse, veut se doter d'un édifice plus en phase avec ses besoins et son image de commune en pleine expansion. En mai 1925, l'architecte Jean-Baptiste Dewin (1873-1948), d'origine allemande par sa mère, mais d'ascendance paternelle forestoise, est chargé de concevoir un agrandissement du bâtiment existant. Alors que l'architecte remet d'emblée des plans d'extension, cette première idée se voit abandonnée dès l'année suivante au profit d'une reconstruction totale de l'édifice. Toujours rapide, Dewin élabore dès 1926 un premier projet que la commune, en difficulté financière, est amenée à ajourner. En 1927, le projet est soumis à la Commission spéciale provinciale qui enjoint l'architecte de concevoir un « campanile » et de prévoir en façade des sculptures en résonance avec le passé de la commune. En 1928, la demande se fait plus précise. L'échevin des Travaux publics Léon Wielemans, qui sera bourgmestre de 1940 à 1946, et Paul Van Ysendyck, l'ingénieur en chef de la commune, prennent les choses en main en devenant les émissaires du Conseil communal. Soucieux de s'inspirer de modèles existants, ils se rendent ensemble avec l'architecte au

palais du Midi et aux maisons communales de Laeken et de Schaerbeek. Par ailleurs, ils dressent une sorte de cahier des charges dans lequel ils émettent leurs demandes en termes de fonctionnalité du futur bâtiment: distinction entre la salle des mariages et la salle du Conseil, dissociation des entrées, nécessité d'une grande salle des guichets avec galerie et bureaux des échevins à l'étage, etc. Cette collaboration remarquable entre les maîtres d'ouvrage et leur architecte a certainement contribué à l'intelligence du plan du bâtiment. Fort des visites et des desideratas communaux, Dewin remet, le 6 mai 1929, un projet très proche de celui qui sera réalisé. Sur fond de crise économique, la construction est cependant encore retardée. En 1934, le collège commande une maquette du bâtiment à 2 % de sa grandeur (aujourd'hui dans la salle des guichets) pour se faire une idée de la réalisation future. Les choses s'enchaînent alors. René Gillion est choisi comme entrepreneur général du bâtiment, secondé d'une myriade d'entreprises spécialisées dans l'un ou l'autre domaine. Le dimanche 19 mai 1935, la première pierre est posée. Trois ans plus tard, le 9 juillet 1938, le bâtiment est inauguré officiellement, en présence du bourgmestre Omer Denis, d'Adolphe Max, maire de Bruxelles, et du premier ministre Paul-Henri Spaak. Si le gros œuvre est bien achevé, de nombreux détails décoratifs, comme les vitraux et la plupart des sculptures, manquent encore. Ils seront prêts l'année suivante.



L'hôtel communal en construction (vers 1935), vu depuis la rue de Barcelone vers le square Omer Denis.



L'hôtel communal, carte postale ancienne.

RÉPONDRE À UN CONTEXTE

Le lieu d'implantation du nouvel édifice a suscité les passions. À l'instar d'autres communes bruxelloises (Schaerbeek, Woluwé-Saint-Lambert, etc.), le nouvel édifice aurait pu mettre en branle l'urbanisation d'un nouveau quartier. À Forest, différents lieux sont en effet envisagés pour la nouvelle construction, dont le pont de Luttre ou le parc Duden. Finalement, sous la pression des habitants du centre, mécontents de voir filer « leur » maison, l'emplacement initial est retenu, condamnant par là même le presbytère de 1731 de l'ancienne abbaye qui gêne le chantier. L'emplacement choisi est loin d'être idéal. Dewin doit composer avec une série de contraintes de natures diverses : talus du chemin de fer bloquant la perspective du bâtiment, sinuosité et étroitesse de la vieille chaussée de Bruxelles, peu susceptible d'être rectifiée et monumentalisée, et présence de deux constructions religieuses anciennes et prestigieuses, sans aucun lien avec le reste, l'antique église Saint-Denis et les vestiges de l'abbaye remontant au XVIII^e siècle.

Par sa fonction, l'hôtel communal devait s'imposer ; par son contexte, il devait s'insérer. Dewin tente de résoudre au mieux cette situation urbanistique complexe. Par leur composition et leurs matériaux, les façades y répondent de manière subtile. La tour, plutôt que de ponctuer le centre de l'édifice, comme souvent dans cette typologie, est reléguée latéralement, apparentant ainsi l'hôtel communal à une nef dont elle serait le clocher, suivant une probable référence à l'église toute proche dont il reprend d'ailleurs le ton sombre des toitures. Bien que monumentalisé par cette tour, l'édifice garde une partition en travées, une manière de se fondre dans les petites maisons jalonnant encore à l'époque la chaussée de Bruxelles. Par ailleurs, le choix des matériaux est important : brique et pierre bleue se conjuguent suivant une alliance courante en Région bruxelloise. La couleur rouge orangée des façades en briques de l'hôtel communal crée un délicat camaïeu avec les briques sombres du clocher de Saint-Denis et celles rouge clair des communs de l'abbaye.

LA PUISSANCE DES IMAGES

Mais c'est surtout par le programme iconographique que des liens sont tissés entre passé et présent, entre l'ancienne religiosité de Forest et la fonction laïque du bâtiment. Le passé a été revêtu de l'étoffe des mythes qui s'entrelacent dans un syncrétisme charmant. Ainsi, au rez-de-chaussée, la petite sainte Alène avec son bâton fleuri fait-elle pendant à un joli jeune-



Le Monument aux Morts a été conçu en deux fois par Victor Rousseau. D'abord dédié aux Forestois victimes de la Première Guerre mondiale, il est ensuite agrandi de deux ailes courbes pour honorer la mémoire des morts du deuxième conflit mondial.

ceau portant un phylactère garant des droits communaux. Ainsi, au sommet de la tour, des guerriers en bronze doré, défenseurs et hérauts des libertés publiques, reçoivent-ils, tels des martyrs chrétiens, des palmes et des couronnes d'angéliques jeunes femmes. Ainsi, au rez-de-chaussée encore, la vie contemporaine des Forestois est-elle gravée dans la pierre, à la manière des reliefs religieux médiévaux. Les piliers de l'entrée d'honneur représentent les étapes de la vie, de la naissance à la mort, où les scènes les plus poétiques en côtoient d'autres plus circonstanciées (la milice). Même chose pour l'entrée de service rue du Curé, où les quatre piliers évoquent les quatre secteurs économiques principaux de la commune : industrie chimique et blanchisserie, brasserie, travail de l'acier et du cuir.

Toujours dans le but de tisser des liens avec l'antique histoire de Forest, les dessins des fers forgés ont eux aussi un rôle déterminant. Ludiques, ils jouent sur l'homonymie Forest-forêt et les armoiries anciennes de la commune : une crosse abbatiale et trois arbres cerclés d'une couronne qu'ils déclinent de mille façons.



Sainte Alène et son bâton fleuri, par Victor Rousseau.

Le Droit communal, par Victor Rousseau.



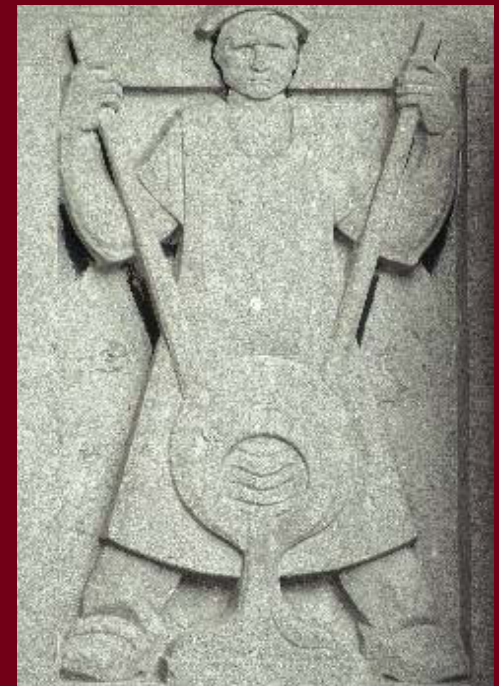


L'ÉQUIPE DES SCULPTEURS

Sous la houlette de Jean-Baptiste Dewin, onze sculpteurs ont travaillé au décor des façades de l'hôtel communal. Marnix d'Haveloose (deux hommes en cotte de maille) et Jacques Marin (deux hommes à la tête nue et vêtus d'un manteau) ont fourni les sculptures en bronze doré de la tour. Au rez-de-chaussée, Victor Rousseau a conçu les statues de sainte Alène et du Droit communal. Georges Vandevoorde a réalisé tous les reliefs ornant les piliers des entrées. Jean Canneel et Lucien Hoffman ont travaillé aux petits groupes massés devant la façade, des paires de putti enserrant les allégories des quatre saisons et des quatre éléments.

Les sculpteurs Fernand Debonnaires, Paul Stoffyn, Antoine Vriens, Joseph Witterwulge et Maurice Wolf ont quant à eux fourni les sculptures plus architectoniques. Un bestiaire d'aigles, de pélicans, de dauphins et d'hippocampes hante les hauteurs du bâtiment. Il se conjugue à des masques d'inspiration grecque ou babylonienne, des sirènes ou des têtes de dauphins stylisées, etc., habillant les sorties de gouttières, selon une actualisation typique de l'Art Déco des gargouilles médiévales.

Tous les sculpteurs ont dû fournir des maquettes à 25 %, dont certaines ornent les couloirs de l'hôtel communal.





FASTE ET FONCTIONNALITÉ

L'intérieur de l'hôtel communal est remarquable à la fois par sa distribution et par le soin accordé à son décor, en correspondance d'ailleurs avec la fonctionnalité des lieux.

Le plan du bâtiment s'apparente à un H couché. L'aile avant est dévolue aux entrées, d'honneur et de service, et aux salles d'apparat. L'aile centrale du bâtiment consiste en une vaste salle rectangulaire, développée sur une double hauteur et éclairée par des verrières zénithales, avec guichets au rez-de-chaussée et cabinets des élus dans la galerie de l'étage. L'aile arrière, quant à elle, est réservée à divers bureaux et locaux de service. Par ailleurs, les deux entrées séparées, l'une chaussée de Bruxelles, l'autre rue du Curé, divisent l'intérieur en deux parties bien distinctes: l'une est dévolue aux pièces d'apparat (salle des pas perdus, salle des fêtes et des mariages, salle du Conseil, salle de réunion), l'autre est consacrée aux services à la population et à l'administration. Des passages sont bien sûr ménagés entre ces deux parties distinctes.

Par le choix de certains matériaux, Dewin est parvenu à maîtriser l'ampleur du programme et à lui imposer une belle cohérence, jouant d'assonances et de différences entre les diverses parties du bâtiment. Suivant les espaces, les sols ont reçu un parement en rapport avec leur utilisation. Ainsi les bureaux et les grandes salles d'apparat sont parquetés de chêne, avec rehaut de teck et filets d'ébène. Par contre, les sols soumis à une usure intense ont été traités en carreaux de céramique en «nid d'abeille»



Luminaire et entrée de la salle du Conseil.



La salle de réunion et son immense table. Les lambris et le mobilier ont été réalisés par la firme De Coene avec laquelle l'architecte Dewin avait déjà collaboré pour l'aménagement de trois maisons à Courtrai dans les années 1920.



La salle des guichets est dotée d'une galerie sur laquelle donnent les bureaux des échevins.



Vue de la salle du Conseil.



Vue de la salle des mariages.



Réalisées d'après les dessins de l'architecte, les ferronneries sont partout, à l'extérieur (grilles, garde-corps) comme à l'intérieur (portes, poignées, rambarde, rampes) et relèvent d'une mise en œuvre particulièrement soignée : du fer forgé poli, patiné, passé au buffle et verni.

ou en granito. Le couloir et l'escalier de la partie d'apparat font quant à eux l'objet d'un traitement quasi sculptural dû au contraste fort de marbres noir (Mazy) et blanc (Carrare *arabescato cervaiolo*), tempéré par le bleu belge de Bioul, un marbre noir veiné de blanc. Les lambris, en marbre ou en bois, ont été choisis en fonction des sols et en harmonie avec ceux-ci. Les grandes pièces d'apparat et les bureaux des élus s'enrichissent de lambris réalisés en divers bois précieux (avodiré, bubinga, iroko kambala) par la célèbre firme courtraisienne De Coene qui a fourni également une partie du mobilier.

Les châssis en acier ont également fait l'objet d'un soin particulier. D'un dessin à première vue très simple, ils font découvrir leur importance dans la composition des façades. Trois types de vitrage sont usités : de la glace polie et coûteuse mais à la transparence parfaite pour les locaux importants, du verre transparent étiré meilleur marché pour les locaux ordinaires et du verre martelé quand il s'agit d'éviter un contact visuel avec l'extérieur.

RESTAURATIONS ET MODIFICATIONS

L'hôtel communal de Forest a relativement bien passé le temps. Flambant neuf au début de la Seconde Guerre mondiale, il est endommagé par deux bombardements en mai 1944, puis par la chute d'un VI à Anderlecht le 3 décembre de la même année. Le souffle de la bombe endommage gravement les vitrages de l'édifice. 500 m² de vitres doivent être remplacés. Les vitraux sont heureusement restaurés, à quelques différences près, par leur créateur d'origine. Par ailleurs, parquets, marbres et toitures devront également être rénovés. Après 1950, quelques modifications mineures sont apportées. Une entrée du personnel, qui respecte le style général, est percée dans le soubassement rue du Curé. De ce côté, en 1962, un ascenseur prend place au centre de l'escalier tournant. En 1971, quelques bureaux supplémentaires pour les échevins sont aménagés au 1^{er} étage, dans les mêmes matériaux. Classé par arrêté gouvernemental le 22.10.1992, l'hôtel communal connaît, en 2007-2008, une restauration à l'identique, quelque septante ans après sa construction.

En 1971, un nouveau bâtiment susceptible d'abriter de nouveaux services communaux est construit à l'arrière du bâtiment de Dewin. Conçues par les architectes Vermeulen et Van Antwerpen et constituées de la répétition d'un module de béton, les façades ne présentent aucun lien formel avec celui-ci.





L'escalier d'honneur, où le noir et blanc des marbres répond au contraste des vitres et des vitraux.



Vitraux conçus par le peintre Georges Baltus assisté de son fils Ado et réalisés par Florent Prosper Colpaert et son fils Jacques.

VIVANTS VITRAUX

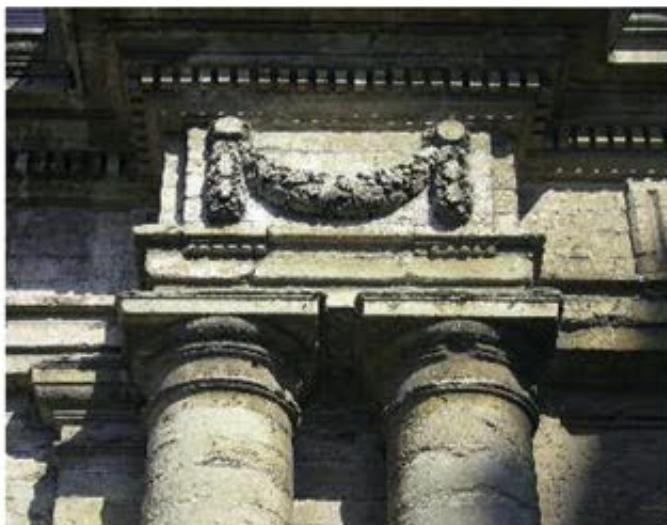
La salle des pas perdus et l'escalier d'honneur sont rehaussés de vitraux conçus par le peintre Georges Baltus assisté de son fils Ado. Ils ont été réalisés par Florent Prosper Colpaert et son fils Jacques. De tons assez sombres, ils créent un contraste fort avec la luminosité des simples vitres qui les superposent et participent ainsi à l'ambiance très tranchée, noir et blanc, du hall d'apparat. D'une exécution d'une grande virtuosité, ils se distinguent aussi par l'originalité et la poésie de leurs sujets. Quatre grands ensembles s'y dégagent. Le premier, dans la salle des pas perdus, illustre quatorze métiers, en se focalisant surtout sur des professions « modernes », de l'aviateur au chauffeur de tram, tout en gardant la magie d'un livre d'images.

Plus haut dans le vestibule, huit oiseaux - hibou, bouvreuil, coq, caille, tarin, canard, mésange, faisan - recréent le lien avec Forest (ou forêt...), tous étant des volatiles forestiers représentés dans leur arbre de prédilection.

Encore plus audacieusement, le grand escalier s'enrichit de trois légendes liées encore une fois à la forêt : Ondine, Geneviève de Brabant et le Petit Chaperon rouge.

Enfin, en haut de l'escalier, un dernier ensemble, plus convenu, représente quatorze blasons de communes de l'agglomération bruxelloise.





Colonnes engagées du porche d'entrée de l'abbaye.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

ATELIER DU SABLON, *Abbaye de Forest: généalogie d'un ensemble architectural classé*, Bruxelles, février 2000.

CABUY, Y., DEMETER, S., LEUXE, F., *Atlas du sous-sol archéologique, 4, Forest*, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale et Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 1993.

DUGARDIN, A. M., «L'église Saint-Denis à Forest», in *Annales de la Société archéologique de Bruxelles*, XXXXVI, 1942-1943.

HENNAUT, E. (dir), *Hôtel communal de Forest. Étude historique préalable à la restauration*, Archives d'Architecture Moderne, mars 2006.

HUSTACHE, A., *Forest*, Guides des communes de la Région bruxelloise, CFC-Éditions, Bruxelles, 2001.

Sainte Alène. *Images et dévotion. Guide pour une visite de l'église Saint-Denis à Forest*, Fond Patrimonium Sancta Alena, Bruxelles, 2006.

VERNIERS, L., *Histoire de Forest lez Bruxelles*, Bruxelles, A. De Boeck, 1949.

Dans la même collection

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (Fr - Nl - Esp - Gb)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (Fr - Nl)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (Fr - Nl - Esp - Gb)
4. LE QUARTIER DU BEGUINAGE (Fr - Nl)
5. LE HEYSEL (Fr - Nl - Esp - Gb)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (Fr - Nl)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE (Fr - Nl - Esp - Gb) GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD
8. ANDERLECHT LA COLLEGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ERASME (Fr - Nl)
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (Fr - Nl - Esp - Gb)
10. LE QUARTIER DES ETANGS D'IXELLES (Fr - Nl)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (Fr - Nl)
12. LE PARC LEOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (Fr - Nl - Esp - Gb)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (Fr - Nl - Esp - Gb) MARGUERITE, AMBIORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À ST-JOSSE-TEN-NOODE (Fr - Nl)
15. LE QUARTIER ROYAL (Fr - Nl - Esp - Gb)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLE (Fr - Nl)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (Fr - Nl)
18. LA VALLEE DE LA WOLUWE (Fr - Nl)
19. L'AVENUE LOUISE (Fr - Nl)
20. LES BOULEVARDS DU CENTRE (Fr - Nl)
21. SAINT-GILLES DE LA PORTE DE HAL À LA PRISON (Fr - Nl)
22. LES BOULEVARDS EXTERIEURS DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL (Fr - Nl)
23. LE QUARTIER SAINT-BONIFACE (Fr - Nl)
24. LE QUARTIER NOTRE-DAME-AUX-NEIGES (Fr - Nl)
25. LES CANAUX BRUXELLOIS (Fr - Nl)
26. MARCHES DU PENTAGONE (Fr - Nl)
27. IMPASSES DE BRUXELLES (Fr - Nl)
28. UCCLE, MAISONS ET VILLAS (Fr - Nl)
29. LA PREMIÈRE ENCEINTE (Fr - Nl)
30. LE BOIS DE LA CAMBRE (Fr - Nl)
31. LE PALAIS DE JUSTICE (Fr - Nl)
32. L'ABBAYE DE LA CAMBRE (Fr - Nl)
33. L'AVENUE MOLIERE ET LE QUARTIER BERKENDAEL (Fr - Nl)
34. LES CITES-JARDINS LE LOGIS ET FLOREAL (Fr - Nl)
35. CINEMAS BRUXELLOIS (Fr - Nl)
36. LA RUE AUX LAINES ET SES DEMEURES HISTORIQUES (Fr - Nl)
37. LE DOMAINE ROYAL DE LAEKEN (Fr - Nl)
38. CIMETIÈRES ET NECROPOLES (Fr - Nl)
39. HISTOIRE DES ECOLES BRUXELLOISES (Fr - Nl)
40. LES BOULEVARDS EXTERIEURS DE LA PORTE DE HAL À LA PLACE ROGIER (Fr - Nl)
41. L'ABBAYE DE DIELEGHEM (Fr - Nl)
42. L'ANCIEN PALAIS DU COUDENBERG (Fr - Nl - Gb)
43. LES IMMEUBLES A APPARTEMENTS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES (Fr - Nl)
44. LA CITÉ ADMINISTRATIVE DE L'ÉTAT (Fr - Nl)
45. L'HÔTEL COMMUNAL DE SCHAERBEEK ET LA PLACE COLIGNON (Fr - Nl)
46. LES MAROLLES (Fr - Nl)

Collection Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire

Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**. Histoire, anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.

Au cœur de Forest

Cet ouvrage convie le lecteur à la découverte de trois constructions majeures du patrimoine bruxellois situées au cœur de Forest.

L'église Saint-Denis témoigne du passé rural de la commune et de la ferveur des pèlerins venant se recueillir sur la tombe de sainte Alène.

Non loin de là, les vestiges séculiers de l'ancienne abbaye nous plongent dans le monde des moniales qui « régèrent » sur le village durant l'Ancien Régime.

Enfin, l'hôtel communal de l'entre-deux-guerres tisse, par ses matériaux et ses formes, des liens subtils avec ces antiques constructions, tout en s'imposant comme un chef-d'œuvre de l'Art Déco en Belgique.

Emir KIR,
Secrétaire d'État
en charge des Monuments et des Sites

